

# Les vagues qui nous roulent

## Lundi.

« Pile, l'Algérie, les vignes, les épaules nues sous le soleil brûlant, les guitares sèches, la montagne et puis la mer à perte de vue, les grandes esplanades et les maisons aux façades ocre, les pieds teints par le sable rouge, peut-être un emploi de secrétaire, repartir de rien mais être libre, être libre. Face, épouser Paul. »

Assise sur le parapet qui surplombe le port de Sète, elle observe avec délectation le manège des bateaux qui se croisent et se décroisent au rythme des pêches. Ses pieds battent une mesure imaginaire contre le muret de pierre, tandis que ses doigts serrent nerveusement la piécette d'argent. Elle se voudrait mesurée mais garde la fougue enfantine, l'impétuosité propre aux filles de seize ans. Elle ne parvient pas, comme sa mère, à garder chignon serré et lèvres closes, ses cheveux d'or volent dans le souffle du mistral, sa bouche entrouverte est un appel à la vie, son cœur bat la chamade pour un oui pour un non, oh comme il est dur de renoncer aux rêves d'autrefois. Ce mariage, c'est elle qui l'a souhaité, pourtant, contre l'avis de sa mère et de Paul qui trouvaient la noce un peu précoce. Tous deux auraient préféré attendre quelques années, que la guerre soit loin derrière, que les souvenirs sombres de ces cinq années éprouvantes commencent à s'atténuer. Elle a tenu bon et le demi-sourire sous la moustache blonde de son amoureux lorsqu'il dit « *ce que femme veut...* » c'est sa petite victoire, sa façon à elle de contrôler une vie qu'elle sent lui échapper depuis quelques mois. Il n'est plus question de courir dans les rues pavées avec les gamins du quartier, voilà qu'il faut désormais tirer les cheveux haut sur le crâne et y glisser des épingles douloureuses, voilà qu'il faut cambrer la taille, tenir la tête droite, serrer les jambes sous la jupe du tailleur, baisser les yeux.

La pièce s'échappe des mains fébriles, glisse le long du petit mur et s'arrête un peu plus loin sur le port. D'un bond, Louise descend du parapet, s'agenouille, jette un regard furtif. Face.

## Mardi.

« Pile, Paris, les amants de passage, une chambre sous les toits, du noir aux yeux, les longues promenades dans les rues encombrées, les petits bals sur la Marne le dimanche, rêver devant les vitrines de la Samaritaine, peut-être un emploi de serveuse, repartir de rien mais être libre, être libre. Face, épouser Paul. »

Elle est montée par le chemin du Mas Rousson et s'est assise sur les restes de l'escalier de pierre brute. D'ici, elle domine la petite ville ; un regard circulaire l'assure de son terrain de jeu, cet endroit si familier où elle a grandi. En contrebas, le chemin de fer serpente entre les massifs de sauges et de lauriers rose. Plus loin, le port qui s'est réduit à peau de chagrin depuis le bombardement d'août 44, mais qui abrite encore quelques pêcheurs et marchands. Ensuite, la mer. Sa poitrine se gonfle de fierté devant ce royaume de pacotille

mais le plus grand qu'elle ait connu. Il lui semble qu'elle pourrait conquérir le monde et Paris, oh, Paris, quelle vie merveilleuse on doit y vivre. Elle fouille frénétiquement sa poche à la recherche d'une pièce d'un franc et se promet de monter dans le premier train pour la capitale si... le soleil se reflète sur le cercle d'argent lorsqu'il s'envole et retombe sur le bras de Louise. Une main sur les yeux, prolonger le plaisir, écarter les doigts, trépigner. Face.

### **Mercredi.**

« Pile, New York, les grandes avenues, la vapeur au souffle blanc qui dessine des ombres sur la brique du petit matin, les immeubles dont les sommets jouent avec le ciel, les sourires sur les visages francs des jeunes gens, la gomme à mâcher, les caves qui n'ont l'air de rien mais dont s'échappent les notes fiévreuses d'un groupe de jazz, la ville qui exhale dans la nuit l'odeur de la liberté. Oh, être libre, être libre. Face, épouser Paul. »

Ce matin-là, sa mère garde Louise à la maison pour finir de coudre le trousseau qu'elle emportera dans sa nouvelle demeure. Paul est attendu pour le déjeuner aussi faut-il mettre du cœur à l'ouvrage. Les finitions sont longues. C'est un travail ingrat et qui la contrarie. Plusieurs fois, elle se pique le doigt à l'aiguille et impatiente, jette son ouvrage.

« Un peu de tenue, Louise ! »

Ah, comme elle abhorre ces travaux longs et fastidieux, cette vie rangée, cette sagesse à laquelle elle doit se contraindre. Sous le chignon haut porté, bouillonne l'enfant sauvage qui ne rêve que d'ôter ces atours fastueux pour revêtir une simple robe de cotonnade et courir au bord de l'eau ; au milieu des dockers new-yorkais, comme l'océan doit être fougueux, comme les bateaux doivent être immenses, on dit que certains ressemblent à de petites villes, de petites villes, mais quelle folie ! Elle rit de cette chose qui lui paraît insensée et se demande à quoi peut bien ressembler un penny et s'il est aisé de le faire retomber côté pile.

### **Jeudi.**

« Pile, Florence, les jupes virevoltantes au mollet, le soleil d'or sur des mers de vignes, un petit blanc sec à la terrasse de tout un tas de cafés, des rires forts et des promenades vrombissantes, des après-midis à battre des mains dans les gradins d'un stade de football, Oh Florence et la vie qui pulse, être libre à Florence, être libre, toujours. Face, épouser Paul. »

Elle a jeté la pièce et la garde cachée sous sa main. Il y a une décision à prendre et ce sort qui s'obstine ! Elle craint de se porter tort à jouer contre la chance, et se refuse à regarder ce que dit le destin ce matin-là. Allongée à même la dalle, les yeux clos, elle joue à deviner ce qui s'affaire sur le petit port. Chaque mouvement, chaque voix, chaque bruit est un indice supplémentaire et lorsqu'elle rouvre les yeux, elle est aveuglée par le soleil de juillet. Louise ramasse sa pièce, saute sur ses pieds et s'approche du bistrot du coin :

« Hé, Ginette, sers-moi donc un petit blanc sec »

Elle boit à grandes gorgées, s'étouffe un peu, essuie piteusement son menton d'un revers de main.

« Dis-donc, nine, c'est pas un lait-fraise ! »

La jeune femme pose sa pièce sur le comptoir, ajoute :

« Tiens, joue donc pour moi. Je ne tire que des faces. »

## Vendredi.

Deux jambes gainées de noir enjambent le montant de bois d'une grande fenêtre, une jupe glisse, un corps souple de jeune fille tombe gracieusement sur deux chaussures de cuir au bout râpé. Dans ce tout début de jour, la silhouette se faufile le long des rues étroites de Sète, rejoint le port, le lieu du rêve, pays onirique s'il en est. Louise contemple les chalutiers qu'on prépare à la mer, les visages burinés des bateliers qui démêlent des mètres de cordage dans la brume matinale, elle se laisse bercer par le clapotis léger de l'eau qui vient frapper la pierre. Une main glissée dans sa poche joue machinalement avec une pièce d'un franc. Il fait sombre encore, lorsque quatre heures sonnent au clocher de l'église Saint-Louis, et qu'une voix déchire le silence :

« *Président-Wardfield ! C'est le Président-Wardfield !* »

Louise tourne la tête et aperçoit le lourd bâtiment, plein à craquer d'hommes, de femmes et d'enfants. Tous réfugiés, tous survivants de la Shoah, tous apatrides. Ils ont embarqué la veille, se sont entassés dans la carcasse vieillissante du bateau et après dix-sept heures d'incertitude viennent d'appareiller en direction de la Colombie.

« L'opportunité d'une vie nouvelle » pense la jeune femme et sa gorge se serre en apercevant la nuée de mouchoirs blancs agités depuis le pont du bateau en guise de bonne fortune.

## Samedi.

Jamais les épingles n'ont été si douloureuses dans la coiffure sophistiquée. Les mains gantées de blanc, une voilette élégamment posée sur sa chevelure travaillée, Louise s'observe devant le miroir. Sa mère a suspendu au revers du tailleur cousu pour l'occasion une petite broche en celluloïd. Ses lèvres sont peintes en rouge, sa nuque et ses poignets parfumés à l'eau de Cologne.

« Les épouses se frottent les bras et le cou avec un chiffon imbibé de parfum, ma chérie, c'est aussi à cela qu'on les distingue des petites filles sauvages »

Les talons de bois des souliers neufs font *clac-clac-clac* lorsqu'elle marche, elle songe au plaisir qu'elle aurait d'entendre ce petit bruit lors de courses folles le long des rues pavées. Au cœur de la maison vide, la mélodie de la chaussure résonne tristement. La

jeune femme attrape le bouquet de lys roses dans lequel elle a glissé quelques asphodèles ; réminiscence d'une dernière escapade nocturne sur le mont Saint Clair, la peau nue des mollets griffée par les orties sauvages, les cheveux libres, le rire un peu cassé. Cette nuit-là, la petite pièce qui ne la quitte pas a glissé de sa main, et malgré des heures à la chercher dans la terre rouge de la colline, elle ne l'a pas retrouvée.

### **Samedi, ou se taise jamais.**

Dans la petite salle de la mairie, tout le monde l'attend. Elle s'est glissée furtivement dans le bâtiment et regarde par l'entrebâillement de la porte cette petite dizaine de personnes venues l'accompagner dans sa vie nouvelle. Au loin, Paul, le regard doux, ne peut empêcher sa main de pianoter fébrilement sur le dossier d'une chaise. Il l'attend. Il l'a choisie depuis longtemps. Elle voudrait jouer encore, espérer le *pile* qui ouvre la porte du rêve. Elle cherche un franc dans les replis de son vêtement à motif pied de poule, ne trouve pas, tape du pied. Là-bas, Paul lève la tête et l'aperçoit, lui sourit. Il est beau.

« Je te garde mon amitié, tu le sais ! » la phrase mille fois répétée à l'homme tendre qui lui quémandait des promesses d'amour, la petite phrase murmurée sans le regarder, le regard braqué sur la mer. Au-delà de la vaste étendue d'eau, il y a un monde fait de tous les possibles, il y a une vie à réinventer. Elle recule de quelques pas.

### **Dimanche.**

Elle est assise bien droite dans le soleil déclinant de dix-sept heures. Je l'aperçois de très loin, ses cheveux clairs volettent un peu, comme le tissu vert de cette jupe que l'ai vue tant de fois porter. Dans le parc, flotte un vent doux, un vent léger de fin de printemps qui la chatouille sans doute un peu. Sa main ne bouge pas du genou où elle l'a posée, elle garde cette posture immobile, son port de danseuse, ce profil que je connais par cœur ; je me reconnais dans ce visage que j'ai tant et tant observé. Je serais prête à parier qu'elle garde dans son poing serré une pièce d'un franc. Avant de diriger mes pas vers le banc de pierre où elle passe toutes ses fins de journée, j'ai opéré un détour par le bureau des infirmières ; il y avait Marie et son petit sourire m'a fait comme un baume au cœur, elle chantonait en compulsant ses fiches ; *Vous savez, je crois que même si elle ne reconnaît plus personne, elle est heureuse. Elle sourit sans cesse.* Je suis toute proche maintenant et je distingue sur le tissu de son vêtement les petits motifs en pied de poule. Pour ne pas l'effrayer, je glisse une main sur son épaule. Son regard grave est perdu dans le lointain mais un petit sourire orne son visage à la peau tendre. Je me souviens d'un temps où elle approchait sa joue parcheminée de la mienne, quêtant le baiser que j'allais y déposer. Aujourd'hui, elle ne bouge pas alors j'approche mes lèvres, hume l'odeur du parfum de mon enfance et en remontant, tout doucement, je murmure ;

« Bonsoir, Mamie. Où es-tu donc, aujourd'hui ? »